



**LES LEÇONS D'INTRODUCTION
À LA
PSYCHANALYSE**
Renseignements : Remi Lestien, r.lestien@orange.fr, 06 08 93 13 79

*2024-2025 : Il n'y a rien de plus
humain que le crime*

Transgression brutale ou subtile de la loi, le crime semble rompre tout lien dialectique avec la société. Et pourtant il fascine tout autant qu'il horrifie. Cet acte antisocial par excellence suscite de fait un intérêt intrigué et jousif dont témoignent les diverses passions jamais éteintes pour le fait divers, les polars, les films policiers, ou même les films d'horreur. L'art s'y mêle souvent et les plus grands artistes en ont fait le support de quelques chefs-d'œuvre. Là où le sens commun n'y verrait qu'incarnation du mal ou action obscure et bestiale du monstre, le grand public ne s'y trompe pas. Le crime reste humain, trop humain, et... non seulement digne d'intérêt mais désirable.

Freud, quand il a prêté attention à l'Œdipe de Sophocle, a donné à cette histoire mythique la valeur d'un premier roman policier de l'histoire universelle. Avec lui on peut désormais repérer le nœud ou le crime originel qui crée la loi s'attache à la loi qui crée le crime. Lacan a montré de son côté, un intérêt précoce pour les rapports entre vérité et réel quand il donne une place prépondérante et cruciale au crime d'Œdipe, au cœur de sa thèse, puis un peu plus tard en prenant partie dans l'agitation provoquée par le crime des sœurs Pagan.

L'impossible d'accéder à la moindre harmonie, impose à l'être humain passages à l'acte et faits délicieux que toute société cherche à empêcher... en vain. Ce que le psychanalyste peut affirmer c'est qu'il n'y a pas d'instinct criminel.

La criminologie comme réponse est non seulement affaire de juristes et de magistrats, mais elle ouvre un domaine éthique qui concerne la société tout entière et chacun en un ressort intime qui lui est le plus étranger. C'est pourquoi la psychanalyse y a sa place.

**LA SECTION CLINIQUE
DE NANTES**
www.sectioncliniquenantes.fr - uforcanantes@gmail.com
Tél. 06 72 15 52 65
1 rue Marcel Schwob 44100 Nantes

UFORCA - Pour l'université Populaire Jacques-Lacan
Sous les auspices du Département de Psychanalyse,
Université Paris VIII

La Section Clinique de Nantes

Les Leçons d'Introduction à la psychanalyse

2024-2025 : Il n'y a rien de plus humain que le crime

Lecture du texte de Jacques Lacan, *Introduction théorique aux fonctions de la psychanalyse en criminologie* » (1950), *Écrits*, Paris, Seuil, 1966.

Septième séance le 9 avril 2025, de la page 125 à 128 : LIP 7 :

« La réalité aliénée du sujet »¹, par Remi Lestien

L'autonomie psychique.

De qui parle t'on quand on évoque l'action d'un criminel ? D'un monstre, d'un malade mental, d'un asocial, d'un patient qui présente des troubles neuro-développementaux... Que le juge finisse par le déclarer irresponsable ou coupable, il se manifeste toujours une tentation tenace d'objectiver tant le crime que le criminel en destituant celui-ci de sa subjectivité.

Les quatre pages que j'avais à traiter ce soir reprennent les fondements de la révolution freudienne. L'expérience analytique rend bien compte d'une subversion radicale : le sujet n'est pas maître de ce qu'il dit, ses actes subissent des contraintes qui échappent à sa volonté et la réalité à laquelle il a affaire n'est pas objectivable...

Dans ce texte Lacan part d'une assertion très simple : ce que permet l'expérience analytique, c'est de faire saisir *l'autonomie psychique, à savoir ce que la théorie a progressivement approfondi comme représentant le moi*. Quelque soit sa structure, le moi est lié à la représentation — le moi est aliéné, Ce qui sous-entend qu'il n'est pas libre... pas libre de ses mouvements, de ses pensées et de ses actes. Et c'est donc logiquement que, se pose la question : qui a subi la contrainte ?

Et l'on se retrouve avec un dilemme — entre liberté et aliénation — celui qu'avait développé Éric la fois précédente ²: Le sujet de droit issu des Lumières et de la Révolution, à l'aube du 19^{ième} siècle, s'est trouvé lui-même subverti par la découverte freudienne. En tous cas, on peut déjà mettre en perspective deux conceptions de la vérité et donc de la responsabilité, l'une fondée sur la loi criminelle qui concerne tout citoyen et l'autre sur la loi du langage, soit ce dont a à répondre tout sujet humain.

Cette révolution freudienne, Lacan nous en a permis une lecture qui reste valable pour l'homme du 21^{ième} siècle. Éric Zuliani après avoir brossé un tableau de la subjectivité contemporaine avait

¹ Lacan. Fonctions théoriques de la psychanalyse. *Écrits*, page 143 "Où se soutient la réalité aliénée qui caractérise le sujet"

² Zuliani LIP 6 Page 5 de son texte : Le paradoxe du sujet de droit, libre et pourtant aux intentions à déchiffrer. (Édité sur le site de la Section Clinique de Nantes).

fini par affirmer : “Le sujet de l’inconscient est serf du signifiant et de la pulsion”. Privée de tout idéal et branché sur une la jouissance généralisée, la subjectivité de l’Homme contemporain se révèle aux prises avec une modalité féroce de l’aliénation, concept largement développé dans ce texte.

En 1950, Lacan nous plonge, en effet, dans le plus éclairant de ce que pouvait être une lecture de Freud à cette époque. Un point de vue essentiel pour ne pas s’y perdre.

Le moi et les expériences dialectiques du sujet.

FREUD AVEC HEGEL

Revenons donc à notre texte et plus précisément à ce terme d’aliénation. *La réalité aliénée qui caractérise le sujet*. Tout d’abord cette réalité aliénée m’a semblé résonner avec un article de Freud de 1924 : *Perte de réalité dans la névrose et la psychose*. Mais, au delà de cette référence, il faut surtout considérer l’importance toute particulière du terme même d’aliénation, répété plus de dix fois dans ces quatre pages et son association avec deux autres, celui de dialectique et celui d’agressivité. Ces trois termes appartiennent au même champ conceptuel et ce n’est évidemment pas un hasard si Lacan cite nommément Hegel au milieu de la page 140. *Hegel et sa loi dont procède toute réalité*.

En 1950 pour appréhender la réalité subjective, la réalité à laquelle a affaire tout être parlant, Lacan entreprend donc bien une relecture de Freud avec Hegel.

Freud tout d’abord. La perte de réalité est un traitement de la réalité par le moi pour satisfaire le ça. Dans un premier temps Freud sépare franchement les deux structures. Dans la névrose, le moi fait allégeance à la réalité pour brider le Ça, alors que dans la psychose le moi accepte la sujétion au Ça pour récuser la réalité. Mais il va surtout s’acharner à montrer que ces processus ont chacun des temps secondaires de réparation et il finira par conclure que *la différence tranchée qui sépare la névrose de la psychose est cependant estompée, en ce qu’il y a dans la névrose aussi une tentative pour remplacer la réalité indésirable par une réalité plus conforme au désir*.³ Disons rapidement que, dans ce cas, ce sont les aptitudes fantasmatiques qui s’occupent tout autant de transformer la réalité que de la fuir, alors que dans la psychose c’est le délire qui récuse la réalité en la reconstruisant.

Hegel ensuite. Hegel avait été introduit en France par un jeune philosophe russe, Alexandre Kojève, d’abord réfugié en Allemagne, avant de venir s’installer en France. C’est Alexandre Koyré qui lui permettra de tenir, à partir de 1933, un séminaire qui fut rapidement un haut lieu d’effervescence intellectuelle. Il se déroulait à l’Ecole pratique des Hautes Études, et y participaient Merleau Ponty, Leiris, Queneau, Bataille, Hyppolite, Breton et bien d’autres. Lacan y tenait une place active. Des lettres de Lacan à Kojève révèlent que Kojève le lui rendait bien en intervenant au propre séminaire de Lacan.

LA DIALECTIQUE DU MAITRE ET DE L’ESCLAVE

Mais venons en à ce concept (bégriff) de dialectique que Lacan trouve chez Hegel et qui est l’outil théorique qui lui permet d’éclairer la lecture de Freud. La dialectique pour Hegel, ne concerne pas simplement des pensées et la possibilité de raisonnement intellectuel, mais est en prise directe avec la réalité de l’existence, avec le concret des choses et le temps — tout ce qui est l’affaire des hommes. Ce ternaire, dialectique, aliénation et agressivité appartient directement à ce que Kojève

³ Freud Névrose psychose et perversion 1973 Le Puf page 302

avait extrait de la Phénoménologie de l'esprit⁴, à savoir la dialectique du maître et de l'esclave⁵. Pour le dire rapidement, le personnage important est l'esclave et non le maître. C'est lui l'homme travailleur, qui change le monde en travaillant, mais surtout qui peut, par le retournement dialectique devenir autre qu'il n'était. L'esclave qui accepte la soumission au maître en supportant de brider ses satisfactions, va finir par accéder à une reconnaissance de l'autre. L'aliénation persiste mais transformée en désir de vie.

IDENTIFICATION — AGRESSIVITÉ

*"... la dialectique donne la loi inconsciente des formations, même les plus archaïques, de l'appareil d'adaptation."*⁶

Toutes les étapes de la genèse du moi sont concernées par cette transformation dialectique. C'est le fond de la découverte freudienne qui subvertit totalement tout l'héritage de la pensée humaine. Car il s'agit d'une loi qui aliène la réalité et ce d'autant plus qu'il s'agit d'une loi à chaque fois singulière. Une loi dialectique qui tente de résoudre au fil de la vie, l'incompatibilité entre le symbolique et la pulsion — entre l'idéal et la jouissance. Cette loi inconsciente rend compte de la subjectivité humaine qui devient aliénée, mais, tout autant l'expérience analytique, elle même est une expérience dialectique⁷.

Toute crise subjective se résout par le surmontement d'une impasse. Quelque chose doit être laissé pour une solution qui dépasse l'impossible initial. Cela avait été longuement développé par Lacan dans ses Complexes familiaux. Il avait détaillé successivement les enjeux du sevrage, du complexe d'intrusion, du complexe d'œdipe, et de l'adolescence. A chaque fois, le conflit entre les idéaux de l'idéal du moi et la pulsion impose une répression pulsionnelle. Et par l'intermédiaire d'un renversement de la situation initiale, l'assomption par le sujet d'une nouvelle identification du moi.

Le moi se cristallise, se constitue en une identification qui n'est que le résultat d'une aliénation à une loi qui lui échappe.

Au total donc : Le moi est formaté par des identifications. Les pulsions sont réprimées, avec fixation sur un objet... (les trois objets de Freud). Et l'apparition d'une tension très particulière, l'agressivité, que nous avons développée toute l'année dernière.

Reprenons ces trois points.

Le moi est foncièrement sujet à s'identifier — C'est la solution trouvée dialectiquement au drame que représentent les crises rencontrées dans la vie d'un sujet. Lacan prend comme modèle la puissance de l'identification au miroir. Il faut noter qu'à cette époque les identifications que Lacan définit comme résolutive de chaque crise successive, se font sur des imagos, L'imago, terme issu de l'œuvre freudienne, est un mixte d'imaginaire et de symbolique — ces deux champs n'étant pas encore formellement distingués. Cela peut aller jusqu'à une stase de l'être dans une identification idéale qui s'accompagne de certitude. Mais quelque soit la résolution qu'elle permet, on peut

⁴ 1807

⁵ Kojève. Introduction à la lecture de Hegel 1947

⁶ Écrits page 140

⁷ Autres Écrits. Page 129. *C'est, en effet, cette dialectique même qui opère dans la cure et qu'on y découvre parce qu'elle a joué dans l'homme depuis sa venue au monde jusqu'à pénétrer toute sa nature à travers les crises formatrices où le sujet s'est identifié en s'aliénant.*

supposer que plus l'identification restera imaginaire et peu symbolique, plus elle risquera de se désagréger face à l'autre⁸. Nous allons y revenir.

*... où il surmonte cette angoisse en reconnaissant que c'est par crises dialectiques qu'il se crée lui-même et ses objets.*⁹

Les identifications se font au prix d'une *forme toujours plus aliénante pour les pulsions*¹⁰. Cette répression de la pulsion se résout dans un attachement à un objet dont la structure *répond à un type de réalité qui détermine les actes du sujet*¹¹,

Enfin la tension agressive qui manifeste la négativité dialectique. Soit le reste de l'opération, nécessaire, chaque fois que les forces de vie sont engagées. C'est à ce moment-là, la manière dont Lacan enraine l'expérience subjective dans le charnel. *"la dialectique circule brûlante dans la chair avec le sang"*. C'est tout particulièrement Hégel avec Freud : la dialectique avec la pulsion de mort.

J'ai été très frappé que Lacan fasse ici une place précise aux trois Parques. Freud n'y avait fait une allusion, certes appuyée, que dans l'interprétation d'un de ses rêves où apparaissent trois femmes¹². Vous connaissez peut-être ces trois divinités, qui se partagent le destin de tout être humain, dans la mythologie latine (dans la mythologie grecque ce sont les Moires) Clotho, Lachésis et Atropos l'inflexible. Toutes les trois tressent la destinée humaine en incarnant la vie et la mort inexorablement liées.

Je renvoie à toutes les LIP de l'année dernière. Tous les trois nous avons développé les points cruciaux de ce nœud central de l'ambiguïté agressive sur lequel se branche la subjectivité de chacun.

Une citation des Autres Écrits¹³ dans le texte Prémisses à tout développement possible de la criminologie, noue tous ces éléments : *Ceci parce que la réalité humaine n'est pas seulement le fait de l'organisation sociale, mais un rapport subjectif qui, pour être ouvert à la dialectique pathétique qui doit soumettre le particulier à l'universel, prend son départ dans une aliénation douloureuse de l'individu dans son semblable, et trouve ses cheminements dans les rétorsions de l'agressivité*. Le sujet qui a accepté de perdre — ce qu'il y a de pathétique — est aliéné, c'est-à-dire impliqué, même si son intention est difficile à attribuer à celui qui parle.

Clinique de l'acte criminel.

Le texte de Lacan s'adresse, au-delà de son audience de psychanalystes, à un public plus large, et pas seulement au personnel de justice. C'est pourquoi il nous concerne, car il permet de dresser une sorte de repérage pour s'y retrouver dans la clinique des crimes.

⁸ Lacan. Écrits page 141. *Ainsi la tension agressive intégrant la pulsion frustrée chaque fois que le défaut d'adéquation de l'« autre » fait avorter l'identification résolutive, elle détermine ainsi un type d'objet qui devient criminogène dans la suspension de la dialectique du moi.*

⁹ Lacan. Autres Écrits. Page 59

¹⁰ Écrits. Page 141

¹¹ Id. Page 142

¹² Freud. Interprétation des rêves. Le Seuil - Traduction Lefèvre. Page 244

¹³ Autres Écrits. Page 122

En s'appuyant sur un long et magnifique paragraphe de la page 143, il est possible de broser une clinique des "troubles dans l'aliénation qui entraînent des crimes" — une clinique différentielle qui distingue les crimes commis par le moi et ceux qui lui échappe. Dans sa thèse Lacan distinguait les crimes du moi et ceux du soi. Cette distinction toujours d'actualité en 1950 n'est pourtant ici que sous-entendue, car l'on peut remarquer que ce sont les crimes du moi qui y sont les plus mis en exergue — ceux pour lesquels la responsabilité peut le mieux être posée.

LES TECHNIQUES NÉGATIVISTES DU MOI

Ce à quoi la psychanalyse doit s'intéresser, ce n'est pas à la matérialité de l'acte criminel, mais à *la réalité aliénée qui caractérise le sujet*¹⁴, c'est-à-dire à la réalité du crime dans la singularité que lui donne le criminel. Il convient alors de nous poser deux questions.

Quelle est la construction qui supporte l'aliénation douloureuse que subit le criminel ? — Ça n'a évidemment rien à voir avec une dégénérescence ou un trouble neuro-développemental.

Quel est le sujet du crime ? ... et la psychanalyse a cette sorte d'expertise qui lui permet de repérer par qui le criminel est représenté dans son acte, et comment le plus souvent il s'en absente.

Plus profondément, il s'agit de mettre au jour la logique de l'acte criminel, c'est-à-dire de rendre compte des manières dont le moi du criminel en vient à être soustrait de toute instance. Cette soustraction, cette perturbation de l'aliénation, subsume ce que Lacan dénomme les techniques négativistes du moi. Précisons tout de suite qu'elles sont subies ou dirigées... distinction sensible pour apprécier la responsabilité.

Reprenons dans le détail les trois points concernés par cette négativisation.

— *L'inanition des perspectives spatiales et temporelles.* Le moi perd les repères auxquels il s'était accroché, il devient errant, soumis à la contingence, aux mauvaises rencontres — toute intention disparaissant dans un brouillard où le moi ne peut se raccrocher qu'à ses seules certitudes.

— *La subduction progressive des intérêts dans le champ de la tentation objectale.* Le moi qui a subi la puissance du négatif, ne fait plus le poids face à l'autre. Les intérêts se détournent des préoccupations habituelles et le rapport d'aliénation entre idéal et pulsion se fait à nouveau frais. Le motif de ces intérêts peut se révéler quand le moi obéit plus servilement à l'objet de la pulsion qui a pris le pouvoir. Dans des circonstances paroxystiques, cet objet peut même se retrouver débarrassé de toute attenance à un quelconque lien social ou au moindre idéal.

— *Le rétrécissement du champ de la conscience à la mesure d'une appréhension somnambulique de l'immédiat dans l'exécution de l'acte et sa coordination structurale avec des fantasmes.* Le fantasme, quand il est aux commandes d'un sujet en rupture de banc (en déhiscence) avec le lien social, permet toutes les dénégations, les alibis ou les simulations. Ces manipulations du moi peuvent être au contraire radicalement sous la coupe d'un délire qui voile les motifs derrière la passion folle d'une identification.

En s'appuyant sur les dires du sujet, il s'agit de découvrir la logique dialectique à l'œuvre sans ignorer ce qu'il y a d'insondable dans la décision subjective. L'organisation n'est jamais *arbitraire d'une conduite délibérée*, et seul le repérage précis des articulations et des points de rupture permet de s'orienter dans ce qui pouvait apparaître monstrueux et insondable. Il s'agit de retrouver *des repères sur la voie de la vérité*.

Revenons sur la distinction entre le moi qui subit et le moi qui dirige. Il revient à l'expert, au psychanalyste s'il est concerné, de s'y retrouver et d'apprécier le lien avec le motif du crime. Un

¹⁴ Écrits. Page 143

même motif pouvant entraîner une répétition du crime ou au contraire n'opérer qu'un événement unique. C'est alors que la distinction fantasme / délire, se superpose à celle de névrose / psychose — non évoquée dans ce texte. En tous cas, de tous ces crimes du moi il faut en différencier formellement les crimes du ça qui, eux, correspondent à une annulation de toute identification, avec le passage en force de la pulsion dans la visée de son objet.

A cette répartition entre Moi et ça, Jacques Alain Miller en substitue une autre très éclairante — il y a les crimes d'utilité et les crimes de jouissance. L'utilité établit un lien entre intérêt et motif, alors que la jouissance apparaît comme une fin en soi déconnectée.

A — Quand le délire est aux commandes.

Les ressorts de l'identification se mêlent avec des idéaux de justice, ou de grandeur, de toute puissance ou de revendication. Ce peuvent être tout aussi bien des passions jalouses ou érotomaniaques. L'identification folle, où le sentiment d'injustice devient la pièce maîtresse du moi, se sert des articulations délirantes pour séparer le moi de ses pensées, en habillant de motifs sublimes la logique du crime. La défaillance de leur position peut exiger, le sacrifice du persécuteur ou tout autre passage à l'acte. Lacan dans sa thèse insistait pour montrer à quel point la pulsion criminelle est homogène au délire. Ce sont bien des crimes du moi où il convient de retrouver, en vérité, le motif qui justifie l'utilité.

L'impératif de retrouver et de préciser la structure paranoïaque, est d'autant plus pressant qu'une hyper normalité sert souvent de défense à une pulsion criminelle refoulée. (paranoïa interprétative ou paranoïa passionnelle)

B— Les crimes du délinquant.

Là, les identifications sont solides et l'aliénation puissamment organisée par la structure fantasmatique. Ils font partie des crimes d'utilités. Ceux-ci ne sont alors que le moyen d'obtenir ce qui est visé. L'intention est bien consciente, ce que le sujet camoufle par toutes sortes d'alibis et de simulations, qui n'en sont pas moins des aveux — d'autant qu'à son insu, il laisse des traces. Ces traces, le psychanalyste y voit *des ratés d'une trop parfaite psychopathologie quotidienne*. Je vous laisse lire dans le texte les quelques lignes amusantes qui les relatent. Ces crimes sont très prisés des romanciers et des cinéastes, car leur enchaînement causal obéit à une rationalité dont le repérage de la logique fascine. La tension, recherchée ou en tous cas acceptée, avec la loi sociale, est encore plus frappante quand le délinquant appartient à un groupe en déhiscence dans la société.

C— Enfin les crimes du ça. Les crimes de jouissance qui paraissent immotivés.

Ni préparation, ni rationalité pour ces passages à l'acte totalement inopinés. Ici, le crime lui-même contient sa cause et ses effets. La suspension de la dialectique du moi est totale, la désaliénation brutale du moi laisse les commandes à la seule pulsion. Et son objet est intimement lié à la pulsion de mort. On peut parler d'extraction de Kakon ou d'engluement dans l'objet, mais ce qui importe c'est que l'impériosité de jouissance échappe à toute rationalité. Quand l'exigence inconditionnelle de la pulsion s'est imposée, le sujet ne peut rien en dire et en reste stupéfait. Au psychanalyste de pouvoir repérer les circonstances d'apparition du passage à l'acte... le trou qui s'est ouvert dans la trame, où le crime s'est précipité comme seule issue possible, déconnecté de tout lien symbolique. *La pensée des pénologues hésite devant le crime où apparaissent des instincts dont la nature échappe au registre utilitariste où se déploie la pensée d'un Bentham¹⁵.*

Notons pour conclure que Lacan n'a pas encore forgé certains outils conceptuels : la forclusion, le manque de signification phallique, la métaphore délirante, l'objet a et l'extraction de jouissance. Tous ces concepts qui permettront d'encore mieux appréhender la logique de tous ces crimes.

¹⁵ Écrits. Page 134

L'auto-punition. le cas Aimée¹⁶

Je reprends le cas Aimée que Françoise Pilet¹⁷ avait exposé l'année dernière. Je vous recommande la lecture de son texte qui rend compte de l'autopunition comme agression suicidaire narcissique — je vais y revenir, mais sous une autre facette, pour tenter de cerner au plus près ce que Lacan appelle alors aliénation dialectique et l'évolution de la pulsion criminelle dans un crime du moi.

C'est une femme de 38 ans qui a tenté de tuer une actrice célèbre. Conduite au dépôt, elle reste en prison deux mois avec le diagnostic de délire de persécution. Elle sera ensuite hospitalisée à Sainte Anne pendant plus d'un an... C'est là que Lacan va la rencontrer quotidiennement pendant toute son hospitalisation, ayant avec elle des conversations à bâtons rompus.

(Le cas Aimée est au cœur de la thèse de doctorat en médecine de Lacan, soutenue en 1932. Cette thèse est un immense travail de conception théorique, mais tout autant une monographie dont l'usage est nominaliste).

Elle est la cinquième d'une fratrie de sept enfants. Après la mort d'une de ses sœurs, il lui reste ses trois petits frères et deux sœurs, dont une, la plus grande, a une place importante dans sa construction subjective. A noter qu'elle a été conçue immédiatement après la mort accidentelle et dramatique d'une de ses sœurs... dont elle a récupéré le prénom. Lacan précise que *L'attachement exclusif à la mère scelle la vie d'Aimée*, tandis que le rapport au père est plus distant pour ne pas dire rebuté. Elle travaille depuis l'âge de 18 ans dans l'administration des postes. C'est là qu'elle a rencontré celui qui allait être son mari.

Mariée depuis quatre ans, une première grossesse se passe mal — elle se sent épiée et méprisée par les chuchotis de ses collègues. Elle est jalouse de son mari de façon déplacée. Ce qu'on peut repérer c'est que les interprétations se font pressantes et vont toutes dans le sens que l'on en veut à son enfant. C'est une certitude. Ces accusations de plus en plus précises et franchement délirantes, ne l'empêchent cependant pas de se préoccuper avec ardeur de l'arrivée de son enfant — une petite fille qui malheureusement meurt à la naissance. *Cette mort vérifie dans la réalité la certitude délirante*. Il est à noter qu'elle va dès lors concentrer toute son acrimonie sur une femme qui est son amie depuis trois ans.

Elle accouche à nouveau, un an plus tard, dans une ambiance dépressive. Elle s'occupe de son garçon avec une exaltation passionnée; Elle le nourrit au sein pendant quatorze mois.

Mais, elle devient de plus en plus interprétante et finit même par vouloir émigrer en Amérique pour y devenir romancière. C'est contre sa sœur aînée qu'elle s'acharne, en l'accusant de vouloir lui arracher son enfant. Elle est alors internée pendant six mois dans un établissement privé.

Elle sortira améliorée. Elle se réoccupe normalement de son fils, mais souhaite déménager à Paris. Je passe plus rapidement sur les années suivantes où le délire présente toute la gamme des thèmes paranoïaques : persécution, grandeur, mais s'organise plus particulièrement autour d'une érotomanie — elle est aimée du prince de Galles à qui elle envoie des poèmes et cherche à faire éditer deux livres qu'elle lui a écrits.

Notons qu'elle travaillera presque normalement jusqu'à l'agression, qu'elle ne prendra plus soin de l'enfant après son arrivée à Paris et qu'elle a une activité d'écriture intense — elle désire être reconnue comme écrivain.

Après son passage à l'acte, dans un deuxième temps lorsque elle est en prison, son entourage note que *"tous les délires et tous ses thèmes, les thèmes d'idéalisme altruiste et d'érotomanie, comme les thèmes de persécution et de jalousie, le "bon comme le mauvais" selon ses propres termes, tombent d'un seul coup"*.

Cependant, ça n'a rien à voir avec le soulagement immédiat ressenti par le délirant passionnel dont tout l'appareil de la conviction délirante disparaît, aussitôt le crime commis.

¹⁶ Lacan. De la psychose paranoïaque dans ses rapports avec la personnalité. Le Seul 1975

¹⁷ Le cas Aimée déjà abordé par Françoise Pilet dans le cours LIP 5 de l'année 23-24,

Pour elle, aucun remord, aucun souci des conséquences pour celle qu'elle a attaquée. Ce n'est que quand, en prison, elle réalise qu'elle s'est auto-punie et que finalement c'est elle-même qu'elle a frappé que toute manifestation délirante disparaît.

Voici comment elle rend compte de cette autopunition. Quand on lui demande pourquoi croyez-vous que votre enfant est menacé ? elle répond "pour me châtier... parce que je n'accomplissais pas ma mission". Mais elle ajoute "Parce que mes ennemis se sentaient menacés par ma mission". Le châtiment a du mal à se fixer, mais cette contradiction éclaire finalement le motif du crime si l'on s'intéresse aux caractéristiques de ses persécutrices. Elles sont toutes sur le modèle de sa sœur aînée et de la collègue amie qu'elle avait fini par accuser lors de la première grossesse. Toutes les persécutrices ont le même prototype. Toutes ces femmes représentent pour elle un idéal de femme qui peut jouir de liberté et de pouvoirs sociaux. Ce sont des femmes de lettre, des actrices, des femmes du monde.

La même image qui représente son idéal est aussi l'objet de sa haine.

Pour saisir ce qu'est l'autopunition, il faut noter que ce n'est pas son geste qui la soulage. Ce soulagement ne surviendra que quand elle réalisera que les conditions de son emprisonnement sont, pour elle, une punition recherchée. L'abjection de ce qu'elle est devenue, permet au délire de s'évanouir. Mais, il faut ajouter que cet emprisonnement lui permet aussi d'être séparée de son enfant, ce qui pourrait renforcer son soulagement en l'éloignant d'un objet de jouissance, peu supportable, en raison de son manque de signification phallique¹⁸.

Résumons. Le délire articule l'utilité et le motif, avec la pulsion criminogène qui se résout en autopunition — le véritable motif du crime. Mais ce qui importe c'est que le châtiment y trouve une signification expiatoire. C'est en tous cas à cette aune du motif qu'il faudra évaluer les vacillations de la notion de responsabilité.

C'est sur un tel fondement que nous avons défini, à l'intérieur du cadre de la paranoïa, un type clinique plus étroit que nous appelons paranoïa d'autopunition, et qui a pour nous une valeur clinique et une valeur dogmatique quant au problème de notre thèse.

Conclusion

En conclusion, citons quelques pseudo aphorismes tirés des quatre pages du texte ici traité.

— *On apprend de ses erreurs* — au principe de l'éducation positive. Si on ne les répète pas, on recommence cependant toujours à partir des mêmes travers, selon l'aliénation qui nous gouverne.

— *L'enfant rentre progressivement dans le langage*. Au contraire il y baigne bien avant sa naissance et ne soyez pas surpris si de lèvres innocentes sortent un "Vive la mort".

— *La recherche du plaisir gouverne le monde*. Lacan repère au contraire l'aliénation foncière, où venaient échouer les spéculations dérisoires des utilitaristes sur la valeur intimidante de la peine¹⁹.

Le raisonnable et le juste milieu sont des leurres naïfs. Souvenons-nous plutôt de l'au-delà du principe de plaisir et relisons le Kant avec Sade.

¹⁸ Hypothèse développée par Dominique Laurent. Ornicar ? n° 50 Retour sur la thèse de Lacan : l'avenir d'Aimée.

¹⁹ AE page 124